

Fiction

Numéro 77, hiver 1999–2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (77), 8–30.

LES SEPT NUITS DE LAURA

Madeleine
Ouellette-Michalska
La Pleine Lune, Lachine,
1999, 124 p. ; 17,95 \$

Du point de vue de l'action, il ne se passe à vrai dire que peu de choses dans le dernier roman de Madeleine Ouellette-Michalska. L'intérêt est nettement ailleurs : *Les sept nuits de Laura* forme un ensemble de tableaux qui (re) créent des atmosphères, décrivent des sensations, prolongent des états d'âme. L'écriture en est précise et ourlée. Elle arrive à détailler les contours pourtant vaporeux d'un esprit qui réfléchit, d'un cœur qui fait le point, d'une sensualité qui cherche à se satisfaire, d'un « vernis mondain » qui craque... : elle touche « la chair des mots ».

À la fois ferme et souple, la structure suit un modèle volontiers réitératif, voire circulaire, perceptible à plus d'un endroit. Au début de chaque tableau, par exemple, entrent en scène les deux héros : Christian, qui est romancier, et Laura, qui rédige un « Cahier de la mémoire » et qui est, justement, la « mémoire vive » de son conjoint. De plus, cinq des sept « nuits » s'ouvrent sur un écran d'ordinateur devant lequel Christian s'absorbe, et trois d'entre elles, dont la première et la dernière, se terminent sur un éclat : de rire, de soleil. Les lieux (un château, un manoir, un hôtel...) et les circonstances (plusieurs réceptions...) participent de la même récurrence, qui assure stabilité et matérialité à un roman où presque tout l'espace discursif est occupé par des paysages intérieurs, des rêves, des souvenirs, beaucoup de souvenirs.

On notera par ailleurs la tendance autoreprésentative de ce roman où l'acte de langage qu'est le texte se signale lui-

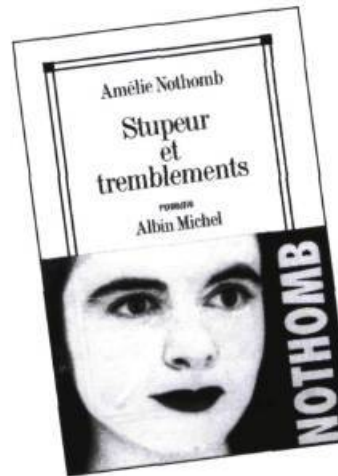
même dans l'activité scripturale du couple Christian-Laura : c'est l'une des figures de la postmodernité, qu'accompagnent des extraits de romans, des titres d'œuvres, des noms d'écrivains et de peintres, des réflexions sur l'acte d'écrire.

Une triple tache d'encre (la fautive expression « à prime abord ») ne réussit pas à occulter l'aspect très « écrit » et très « construit » de ce roman qui se déroule néanmoins tout en nuance et tout en douceur.

Jean-Guy Hudon

**STUPEUR
ET TREMBLEMENTS**
Amélie Nothomb
Albin Michel, Paris, 1999,
174 p. ; 24,95 \$

Tokyo vue par Amélie-san est à des années-lumière de la ville intime, triste et magique de *Kitchen* de Banana Yoshimoto. La jeune romancière belge née au Japon raconte ici Tokyo de l'intérieur de la forteresse, au quarante-quatrième étage de la grande entreprise japonaise Yumimoto. Engagée pour sa connaissance du japonais, la narratrice ira de bévues en bévues, ses élans d'Occidentale se heurtant aux mœurs nippones au point de la précipiter dans une foudroyante chute sociale qui ne réussira pourtant pas à lui faire « perdre la face ». Sorte de Gaston La Gaffe au féminin, la jeune femme désœuvrée prendra un plaisir pervers et délicieux à tenter de surmonter l'ennui des tâches de plus en plus futiles que sa supérieure hiérarchique, une beauté japonaise au cœur de pierre, lui confie avec condescendance. Étrange petit roman à l'action confinée aux bureaux de l'entreprise et aux vues en plongée sur la ville, *Stupeur et tremblements* pousse l'irrévérence jusqu'à mettre en scène une anti-héroïne mimant l'ancien protocole impérial nippon



fait un point d'honneur d'honorer son contrat d'un an dans l'entreprise, acceptant toutes les humiliations avec l'esprit de macération d'une carmélite.

Personnalité médiatique connue pour son amour du « pourri » et des fruits blets, Amélie Nothomb se livre à un délictueux exercice de profanation des exigences de la « qualité totale » japonaise. Le contraste entre la propension à la dérision de la jeune étoile des lettres françaises et la camisole de force de supériorité morale de cette demoiselle Mori, qui en d'autres temps voulut lui faire comprendre sa nullité, nous réjouit comme au cirque les pitreries du clown rouge devant le clown blanc autoritaire. Esprit frappeur espiègle, Amélie Nothomb s'autorise ici, pour notre plus grand plaisir, un allégre crime de lèse-majesté face à la culture intimidante du pays qui l'a vue naître.

Yolande Villemaire

**MA MÈRE
ET GAINSBOURG**
Diane-Monique Daviau
L'instant même, Québec,
1999, 183 p. ; 19,95 \$

Connivence ou répulsion, parenté ou mépris mutuel, quelle est donc la relation qu'évoque ce titre ? Pendant un temps, la magnifique réflexion que mène Diane-Monique Daviau depuis la mort de sa mère laisse croire que jamais deux êtres n'ont été aussi prédestinés à s'ignorer l'un l'autre sous peine d'intense détestation. Puis, à bien y penser, peut-être maman-la-refrénée et Gainsbourg-le-porc-épic ont-ils trouvé, en entrant tous deux au paradis, leurs dénominateurs communs...

Chose certaine, Diane-Monique Daviau ose dire ce qu'il est convenu de ne jamais préférer. Sa mère ne lui a jamais parlé d'amour. Jamais elle ne lui a permis de vivre son enfance. Toujours la mère a pratiqué ce « tassement sur soi » qui frigorifiait les sentiments. Sans cesse cette mère a pratiqué le chantage auquel il n'est pas de réplique : « Quand

qui veut qu'un courtisan s'adresse à l'Empereur dans un état altéré destiné à montrer qu'il n'est rien du tout devant la majestueuse personne de l'Autre. C'est à cet abaissement rituel de sa personne que se livre la jeune Blanche devant la Japonaise de haute taille convaincue de la supériorité non seulement de sa propre position dans l'organigramme de l'entreprise, mais aussi de celle du « cerveau japonais » sur le « cerveau occidental ». On rit de bon cœur des courbettes de soubrette auxquelles se livre une Amélie-san très zen, qui se

je serai morte, vous comprendrez, mais il sera trop tard... » Pourtant, ce livre infiniment juste et émouvant ne se lit pas comme un réquisitoire. Que l'enfant privée d'enfance aimerait trouver les traces de l'amour maternel ! Comme elle voudrait ne pas avoir à confesser l'indicible : « Ma mère ne me manque que morte. »

Nous sommes dans un lieu où le blâme n'a pas cours, mais où l'enfant devenue adulte pense à sa mère qui n'a pas été maman.

Laurent Laplante

MARTIN ET HANNAH

Catherine Clément

Calmann-Lévy, Paris, 1999,
310 p. ; 29,95 \$

Les voix de l'amour sont impénétrables.

Que Hannah aime Martin, et que Martin aime Hannah, quelle classique histoire d'amour. Que Hannah, l'étudiante, aime Martin, son professeur, quelle intéressante histoire, sans être exceptionnelle. Que Hannah Arendt aime Martin Heidegger, quelle belle problématique philosophique. Mais comment Hannah, la Juive engagée, a-t-elle pu, sa vie durant, aimer d'un amour au-delà de toutes raisons, Martin, le chantre du nazisme ?

Sentant sa fin proche, Hannah décide de comprendre. Et vers qui se tourner, sinon sa pire ennemie ? Ainsi donc, Hannah, la maîtresse, cherche des réponses auprès de Elfride, l'épouse légitime et fidèle. En 1975, autour d'un café dans une cuisine en Allemagne, chacune raconte en les embellissant ses souvenirs. Car, en dépit de cinquante années de lutte et d'un Heidegger désormais physiquement et intellectuellement diminué, les deux femmes tentent, toujours, de gagner la première place. Après les mots cinglants et les vengeances mesquines, s'installe la confiance. Elfride et Hannah mettent de côté leur inimitié pour tenter de s'apprivoiser, car après tout, ne sont-elles pas les deux femmes les

plus proches et les plus différentes du monde ? Hannah, l'étrangère, la nomade apatride, a traversé, par instants, la vie de Martin. Aux yeux du philosophe génial, elle n'a pas vieilli. Elfride, l'épouse attentive et prévenante, a été de tous les moments. Elle a su ancrer son couple dans la durée en bravant les pires calomnies de l'après-guerre. L'épouse était le foyer ; l'amante, son échappée.

Profitant de cette revue de vie, Catherine Clément esquisse une théorie sur l'adhésion, brève, de Martin Heidegger à l'idéologie du 3^e Reich. Est-ce la mère de famille bourgeoise qui a entraîné vers le pire un époux obnubilé par les idées ? Est-ce la volonté chez le philosophe de voir se concrétiser ses beaux principes ? Martin Heidegger a chèrement payé son tribut social, mais une chose est certaine, Hannah a pardonné.

Sandra Friedrich

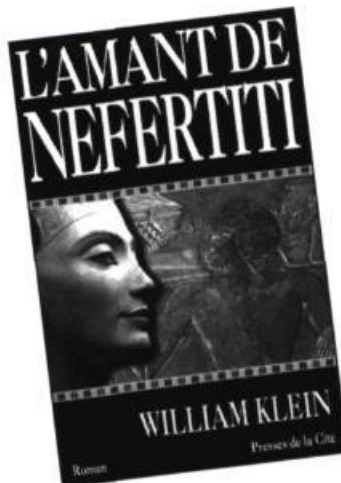
L'AMANT DE NÉFERTITI

William Klein

Trad. de l'anglais
par Régina Langer

Presses de la Cité, Paris,
1999, 527 p. ; 27,95 \$

Aménophis III est pharaon et l'Égypte est à l'apogée de sa puissance lorsque commence l'action de ce roman historique, aux environs de l'an 1365 avant Jésus-Christ. Les deux protagonistes sont Pétara, second fils du pharaon, et Kenofer, esclave et fils d'esclaves. Même s'ils sont tous deux en Égypte à la même époque, on devine bien qu'ils vivent dans des « mondes » totalement différents et que rien ne les destine à se connaître. Pourtant, un caprice du jeune prince fera en sorte que la vie de Kenofer prendra une tournure très différente de ce à quoi aurait pu s'attendre un enfant d'esclaves. Les destins des deux jeunes hommes deviendront liés à jamais. La nouvelle vie de Kenofer le mènera à faire la connaissance de Néfertiti, dont il tombera éperdument amoureux. Celle-ci partage ses sentiments, mais elle est destinée à devenir reine



d'Égypte. Elle épousera donc Pétara, qui régnera sous le nom d'Akhenaton. Mais, lorsqu'elle tombera en disgrâce, la passion que la belle Néfertiti partage avec Kenofer aura l'occasion de s'exprimer à nouveau.

Dans *L'amant de Néfertiti*, William Klein réussit à très bien marier la fiction et l'histoire. La rencontre de Pétara et de Kenofer apparaît très plausible et la vie de celui-ci est bien incorporée aux événements historiques ayant marqué le règne troublé d'Akhenaton, son ami et pharaon. Le résultat est une histoire captivante aux nombreux rebondissements, où se mêlent passions amoureuses, amitié fidèle, luttes de pouvoir, entre autres ingrédients alléchants.

Gaétan Bélanger

L'HOMME ET L'ENFANT MAURE

Albert Martin

Le Loup de Gouttière,
Québec, 1998,
211 p. ; 14,95 \$

Le Maroc, pourtant lu à travers ses humains, n'est peut-être, malgré tout, qu'un détour du cœur. Quand Luc s'éloigne du Québec, est-ce pour ne plus sentir sur lui le regard accusateur de Patricia ou pour vraiment s'immerger dans un autre monde ? D'ailleurs, qui sait si elle le rendait vraiment responsable de la disparition de leur fils, n'a-t-il pas bêtement converti en reproche ce qui n'était que le regard pétrifié d'une mère blessée ? Comment savoir ?

Chose certaine, le Maghreb replace Luc face aux questions qu'il voulait éluder. Jawad lui sert de chauffeur, mais il est également, dans tous les sens du terme, un guide. Opaque, déroutant, sibyllin jusque dans ses propos les plus quotidiens, il dépouille Luc de toutes ses certitudes. Malika, qui n'entend que ce qu'elle veut, qui oscille à son gré entre six et dix ans, le fait passer tantôt pour un roumi naïf tantôt pour un autre de ces Occidentaux vicieux. Luc a beau inventer pour la fillette des paraboles sentencieuses, elle lui fait perdre ses balises. S'il pensait fuir, c'est raté. Son dépaysement n'en est plus un.

Œuvre bellement insaisissable, le livre d'Albert Martin semble dire qu'il n'est de vrai voyage qu'à l'intérieur de soi et que l'exotisme ne produit de fruits que s'il enracine.

Laurent Laplante

ADIEU, PHÉNOMÈNE

Geneviève Dormann

Albin Michel, Paris, 1999,
444 p. ; 36,95 \$

Singulier personnage que cette Valentine Chandrey qui fraternise avec les clodos sous les ponts de Paris, elle qui, pourtant, possède un vaste appartement quai Voltaire. C'est après sa rencontre avec Kevin, un petit voleur qui s'est introduit chez elle, que commence l'histoire de l'adolescente entêtée et effrontée des années 40 qu'elle fut.

Entre un père académicien âgé et une mère malade beaucoup plus jeune qui fut jadis une grande vedette de théâtre, Valentine traverse tant bien que mal – plutôt bien que mal, en somme – cet âge dit ingrat de l'adolescence. Mue par un désir de liberté, comme tous les jeunes de son âge, elle défiera l'autorité, se moquera des conventions et fera, tout compte fait, le difficile apprentissage de la vie : amitié et trahison, désir, amour et abandon. Devant son rêve de légèreté, les contrariétés et les injonctions ne feront pas vieux os. Astucieuse, audacieuse, téméraire même, elle n'hésitera jamais à passer outre aux

interdictions. « C'est parce qu'elle sait déjà, cette Valentine de quinze ans et demi, qu'il faut couper sans pitié tous les morceaux pourris de la vie pour n'en garder que les moments bénis. » Mais, malgré sa grande détermination, la jeune Chandrey butera inévitablement contre la liberté des autres qui fera évidemment contrepoids à la sienne.

Entre l'adolescente qu'elle fut et la femme qu'elle est devenue, il semble y avoir peu de différence : Valentine Chandrey mène encore et toujours sa vie comme elle l'entend. Seule, elle maintient néanmoins avec son passé un lien par l'entremise de son premier amour, Baptiste. Cette présence surnaturelle la guide et lui tient désormais compagnie. Bien que *Adieu, phénomène* soit un roman qui ne renouvelle pas la forme, on le lit d'un trait.

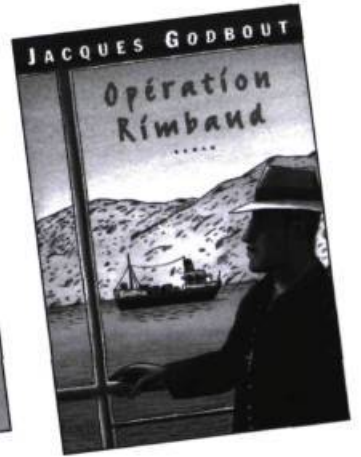
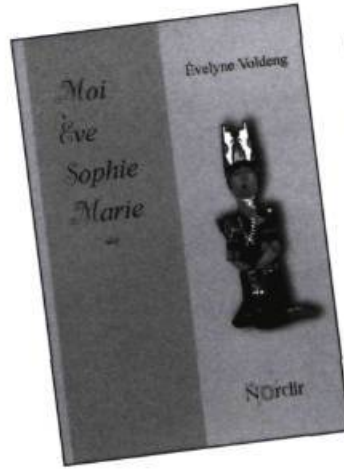
Sylvie Trottier

MOI ÈVE SOPHIE MARIE
Évelyne Voldeng
Le Nordir, Ottawa, 1999,
165 p. ; 18 \$

Professeure au département de français de l'Université Carleton (Ottawa), Évelyne Voldeng a publié une douzaine d'ouvrages, essentiellement des recueils de poèmes et quelques romans. Son plus récent texte, *Moi Ève Sophie Marie*, est un récit de prose poétique dans l'ensemble très réussi, d'un souffle absolument remarquable, en dépit de la répétition de certaines images et d'un discours de la contestation terre à terre (essentiellement à saveur féministe) qui parfois heurte trop brusquement la fluidité des métaphores.

Mais enfin, le propre d'un récit est de raconter quelque chose, et l'on ne se plaindra pas ici de ce qu'il raconte, puisqu'il raconte justement si

finement. Visiblement, l'auteur a écrit son texte avec passion et plaisir (ce qui ne veut pas dire avec facilité, au contraire on ne produit pas un tel texte sans acharnement), et ce n'est pas moins de passion des mots qu'il est exigé du lecteur pour qu'il éprouve du plaisir à la lire. L'écriture, qui s'éprouve dans un incessant « corps à corps avec la matière langagière », exploite abondamment une métaphore capricieuse, sculptée de mots rares et profondément sensuelle. « Je vaporiserai au creuset de l'écriture les vagues toujours renouvelées d'imperceptibles naissances, recueillant, dans l'écume de mes chaluts, des grappes de graines de concombres marins, des poils d'oyats, d'érotiques cils de moules et de rouges doigts convulsionnaires d'actinies. » Colette n'aurait pas daigné une telle prose. Ni sans doute le parcours de cette narratrice acharnée à construire son propre destin, sa trace dans un univers masculin aliéné. Après un « mariage codifié » en Provence, la narratrice brise « les chaînes de la culture masculine » pour refaire sa vie à Ottawa, où elle enseigne à contrat la langue et la littérature à l'Université. Dans ce milieu universitaire, elle retrouve « un système de valeurs établies par les hommes » ; en outre, elle se sent écrasée et aliénée par les tâches administratives et la compétitivité du milieu. Peu à peu elle prend ses distances, puis perd son emploi et sombre dans une dépression « royale ». Après avoir flirté avec le nationalisme, le syndicalisme, le féminisme, elle trouve le salut d'une part dans l'écriture poétique, d'autre part en Acadie, qui lui rappelle ses origines bretonnes et où elle retrouve un contexte identitaire qui la rejoint. « Sagouine, ma commère, il nous faut retourner au banc de la petite



école pour apprendre à lire dans l'abécédaire nouvelle méthode globale et épeler l'évangile de la femme Avenir. » Cet abécédaire imaginaire, c'est celui d'un « village global nouvelle manière » ou de « l'amour pluriel », où chaque femme, libre de construire son identité, aurait sa place.

François Ouellet

OPÉRATION RIMBAUD
Jacques Godbout
Seuil, Paris, 1999,
154 p. ; 19,95 \$

Le dixième roman de Jacques Godbout met en scène le héros-narrateur Michel Laroche, jésuite agnostique de 35 ans, à qui on a confié la mission de faire sortir d'Éthiopie, en fraude, les Tables de la Loi que Moïse aurait reçues de Dieu et que leur gardien, l'empereur Hailé Sélassié, ne veut pas voir tomber « dans des mains impies ». C'est l'« Opération Rimbaud », lui déclare son provincial, en souvenir de la ville de Harar, où a vécu le poète français. Au cours de ses démarches, le père Laroche découvre les intérêts qui poussent tout le monde dans cette affaire : le pape, le Négus, les jésuites, les hommes politiques. Il prépare donc un plan pour en tirer profit lui aussi. Mais... ne dévoilons pas le finale !

Sous le couvert d'une fiction qui emprunte de toute évidence de nombreux traits à l'existence même de son auteur, *Opération Rimbaud* est presque une attaque en règle

contre la Compagnie de Jésus, ses membres, ses préceptes, ses traditions. Rares sont les situations où les disciples d'Ignace de Loyola méritent l'estime dans laquelle on les tient généralement : ils sont plutôt ici des spécialistes dans « l'art d'accommoder la vérité » et dans la pratique des restrictions mentales, ils ne s'interdisent guère de plaisirs charnels malgré leurs vœux de chasteté, ils sont toujours liés au pouvoir (Rome, la CIA), ils ont « parfois du sang sur les mains ». Cependant, au lieu de donner dans le ton du pamphlet iconoclaste, le récit emprunte le mode humoristique et la narration à la fois simple et soutenue, précise et directe, de la conversation : « Disons au départ que cette histoire est sulfureuse, qu'elle sent le diable [...]. Convenons [...] que cette histoire sent les œufs pourris. Et que l'on se bouche le nez, si on ne veut l'entendre ! », commence en effet le père Laroche, qui se présente comme « un animal domestique à peine apprivoisé, un chat de gouttière qui connaît les bonnes manières ».

Opération Rimbaud est un récit court, non transcendant, mais drôle et en général bien mené, malgré certains passages où la vraisemblance est mise à rude épreuve. (Mais n'est-ce pas un clin d'œil auctorial ?) C'est aussi un roman bien écrit où se révèle l'aisance de l'écrivain d'expérience et où s'affiche le vocabulaire idoine de qui a digéré des acquis culturels.

Jean-Guy Hudon

INDIAN CAFÉ
 Billie Letts
 Trad. de l'américain
 par Julie Sibony
 Belfond, Paris, 1999,
 386 p. ; 29,95 \$

On survit à Sequoyah, une petite ville de l'Oklahoma. En cette veille de Noël 1985, Caney Paxton, rescapé de la guerre du Vietnam, dont le corps est paralysé, revient sur ses souvenirs douloureux à l'intérieur de l'Indian Café ; Molly O, sa fidèle amie, astique et accroche les guirlandes de Noël, espérant le retour de sa fille Brenda. Seuls quelques habitués et routards perdus fréquentent encore le café qui tombe en désuétude. Mais lorsque Vena Takes Horse, jeune errante d'origine indienne, et Bui Khanh, réfugié d'origine vietnamienne, débarquent, les habitudes sont bousculées ; les deux étrangers vont réveiller les âmes. Les vieilles colères, les préjugés et les rêves enfouis, mais aussi la solidarité, l'amour et la confiance en la vie surgiront, transformant le quotidien. Tout deviendra possible, enfin presque...

Les romans de Billie Letts transcendent le réel. Ainsi, dans ce deuxième roman, comme dans *La petite voix du cœur* (Belfond, 1996), l'auteur décrit des êtres désaxés qui d'ordinaire auraient eu un destin tragique ; pourtant, grâce à l'amour et à la solidarité, ils parviendront presque miraculeusement au bonheur. Dans cette Amérique pauvre du Sud où la plupart n'ont pas de toit ou bien vivent dans des roulettes, de jeunes mères abandonnées, des enfants laissés à eux-mêmes, des hommes et des femmes meurtris et dépravés réussissent à recréer une famille, à se donner un point d'attache pour ne plus dériver.

Indian Café est un roman solidement construit autour de l'intrigue principale entre Vena Takes Horse et Caney Paxton

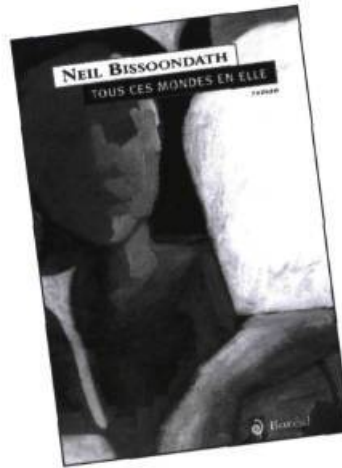
et à travers une constellation de personnages pittoresques. L'écriture réaliste saisit, avec une précision presque trop cinématographique, la vie du sud des États-Unis et nous offre une vision de la société américaine rarement mise en scène. À lire, donc, pour ces personnages attachants et les descriptions savoureuses, mais que ceux qui sont allergiques au talc pour bébé et aux *happy ends* s'abstiennent.

Florence Thomas

TOUS CES MONDES EN ELLE
 Neil Bissoondath
 Trad. de l'anglais
 par Katia Holmes
 Boréal, Montréal, 1999,
 385 p. ; 29,95 \$

Né à Trinidad, Neil Bissoondath est le neveu de V.S. Naipaul. Il a quitté son île pour s'établir à Toronto, puis à Montréal ; il vit maintenant à Sainte-Foy. On dit que ses romans appartiennent à la *world fiction*, un genre littéraire auquel sont associés Michael Ondaatje et Paul Auster. Neil Bissoondath travaille à une œuvre qui ouvre sur le monde et s'interroge sur l'identité, aussi bien politique qu'individuelle. Ce questionnement lui fera publier *Le marché aux illusions* (Boréal et Liber, 1995), essai controversé sur le multiculturalisme qui l'a propulsé sur les scènes médiatiques politiques. Avec *Tous ces mondes en elle*, Neil Bissoondath nous rappelle ce qu'il est d'abord et avant tout : un écrivain. J'ajoute : majeur.

Deux femmes, les deux voix du roman, sont en quête de (ou font enquête sur) leur histoire. Yasmin, présentatrice de nouvelles à la télé, atterrit sur une île des Antilles, au pays de sa mère, pour y répandre les cendres de cette dernière. Elle laisse derrière elle une vie de couple agonisante, des souve-



nirs de famille douloureux. Sur l'île, elle découvre un oncle et une tante qui lui sont étrangers ; ils lui révéleront tout de même des événements déterminants à propos de ses origines. Shakti, elle, retrace les grandes lignes de son histoire en compagnie de Mrs Livingston, interlocutrice muette qui finira par stagner dans le coma. Bien que mariée à un homme politique, Shakti aura été tenue bien loin du pouvoir. On comprend toutefois que cette distance a affiné son point de vue sur le fonctionnement du monde. Sa lucidité, sa voix sont magnifiques.

Neil Bissoondath écrit : « L'éducation, surtout au sens large, nous apprend à poser des questions. Et les questions confirment notre existence. » Son roman nous remplit l'esprit et son écriture, d'une sensibilité remarquable, nous fait sentir vivant. À ranger parmi les incontournables.

Johanne Jarry

JE M'EN VAIS
 Jean Echenoz
 Minuit, Paris, 1999,
 252 p. ; 24,95 \$

On a déjà beaucoup dit sur le dernier roman de Jean Echenoz, *Je m'en vais*, qui a remporté le Goncourt 1999 (amplement mérité, ce qui n'est pas toujours le cas), et l'on n'a cependant encore rien dit, tant l'univers de Jean Echenoz ne ressemble à rien de connu et tant on s'y réjouit de l'intelligence de la forme et du propos. Avec *Je*

m'en vais, Jean Echenoz nous propose, selon son habitude, un type de roman dont les multiples ramifications ne se laissent que lentement deviner et que l'on a tendance à rapprocher du polar, un peu trop vite à mon avis, même si certains des ingrédients du genre s'y trouvent. Félix Ferrer, galeriste de son métier et héros très ordinaire de cette aventure, quitte sa compagne et, peu de temps après, sa douce France, pour partir à la recherche d'une cargaison d'œuvres d'art et d'antiquités inuites échouée dans le Grand Nord, grâce à laquelle il espère améliorer l'état peu reluisant de ses finances qui battent de l'aile depuis que le marché de l'art contemporain fait de même. Ce périple l'entraînera dans une série de situations pour le moins inattendues au terme de laquelle Ferrer, s'il parvient enfin à renflouer son compte en banque, accusera un sérieux déficit sur le plan amoureux et se retrouvera pour ainsi dire à son point de départ, forcé de s'en aller vers d'autres conquêtes. Car il faut dire que Ferrer, qui accumule les histoires sans lendemain, ne peut se résoudre à vivre seul, tout simplement parce que « [...] ce n'est pas bon pour lui. Et encore moins le matin quand il s'éveille en érection, c'est-à-dire la plupart des matins comme la plupart des hommes avant de déambuler entre la chambre, la cuisine et la salle de bains ». Qui est déjà familier avec les romans de Jean Echenoz reconnaîtra là l'humour pince-sans-rire qui le caractérise et qui fait, depuis *Le méridien de Greenwich*, la joie de ses lecteurs. Là réside entre autres l'originalité du romancier, dans la mise en place d'un univers où l'émotion cède la place au côté pratique des choses et à la rationalité, où les interrogations métaphysiques de certains personnages sont ramenées au ras du sol devant l'énoncé d'une banalité qui n'épargne rien, pas même le Grand Nord. La banquise d'Echenoz n'a en effet rien d'idyllique. Ici, pas de paysages à couper

le souffle, pas d'images inoubliables. « C'était intéressant, c'était vide et grandiose, mais au bout de quelques jours un petit peu fastidieux. » Même attitude à l'égard du milieu de l'art contemporain, que l'écrivain écorche au passage en évoquant, mine de rien, le ridicule de certaines pratiques prétendues artistiques se traduisant par l'assemblage de « souffleries en circuit fermé », l'installation de « monticules de sucre glace et de talc » ou la présentation d'« agrandissements de piqûres d'insectes ». Je m'en voudrais pourtant de réduire le talent d'Echenoz à sa facilité à faire de l'ironie ou à démontrer l'absurde de certains de nos travers – ce qui n'est toutefois pas donné à tous. Jean Echenoz, il nous l'a prouvé à maintes reprises, sait manier la phrase avec une dextérité qui est le propre des vrais écrivains. Son style épuré, où l'on devine pourtant que chaque mot a été calculé, ses phrases brèves et parfois incisives, qui n'en constituent pas moins dans certains cas de véritables trouvailles, ont quelque chose de purement réjouissant, je le répète, au sein d'une surproduction littéraire qui ne pêche malheureusement ni par son originalité ni par sa remarquable qualité.

Andrée A. Michaud

LE CRI DU CHAT
Claude Forand
Triptyque, Montréal, 1999,
220 p. ; 18 \$

Dans son bouquin précédent (*Le perroquet qui fumait la pipe*, Le Nordir, 1998), Claude Forand avait prouvé son aptitude à conduire de courtes nouvelles jusqu'à ces chutes qu'on aime logiques et déroutantes. Il démontre cette fois qu'il peut, comme dirait le coureur de fond, tenir la distance. Son roman, noir à souhait, ne manque ni de souffle ni d'ingéniosité. Et la chute n'est finale qu'à la toute dernière ligne.

Bouquin parfait ? Non pas. Certaines relations se nouent trop vite pour qu'on puisse

les croire sans danger. Qu'un enquêteur sache, dès le retour au bercail de la belle inconnue, qu'il peut lui accorder toute sa confiance, voilà qui étonne un peu. Que, comme par hasard, cette belle subitement promue partenaire se double d'une experte en cultes sataniques, voilà qui ressemble au *deus ex machina*. La pédagogie est sommaire.

Ne boudons quand même pas notre plaisir. Ce polar recrée fort bien l'ambiance étouffante d'une petite collectivité traversée par les mensonges, les vices cachés, les haines refoulées. Il garde son lecteur sur le qui-vive jusqu'à un stade avancé du déroulement. En resserrant encore quelques écrous, Claude Forand saura nous donner tout à l'heure l'œuvre rigoureuse et implacable dont on le sent porteur.

Laurent Laplante

L'ENFANT CIGARIER
Marie-Paule Villeneuve
VLB, Montréal, 1999,
406 p. ; 24,95 \$

Le titre de ce roman m'a d'abord intriguée. J'imaginai mal un enfant, cigare à la main. Eh bien, je me trompais. C'était une réalité, en 1885, à la Queen Cigar Factory de Sherbrooke.

Jos est apprenti-cigariier. Il a entrepris sa carrière le jour de ses neuf ans, l'année même où le Parlement du Québec votait une loi interdisant aux manufactures de faire travailler les garçons de moins de douze ans et les filles de moins de quatorze ans.

La vie de Jos, c'est six jours de travail par semaine, à raison de dix heures par jour. Son salaire : un dollar. Et encore ! Il est réduit lorsque Jos gaspille le matériel, lorsqu'il parle, lorsqu'il court dans les corridors, lorsqu'il arrive en retard, etc. On ne lui accordera un salaire de rouleur qu'après trois ans d'apprentissage, trois longues années d'exploitation où l'enfant est l'esclave du contremaître qui en a la charge. Ce dernier peut le punir, l'enfermer, le battre s'il le juge



« nécessaire ». Personne ne se mêle vraiment de ce qui se passe derrière les murs de la manufacture.

À travers cet univers de misère, Jos, qui ne sait ni lire ni écrire et qui arrive à peine à compter, prendra sa vie en mains. Il partira avec son père travailler dans la grande ville de Montréal. Le père y restera ; pas lui. Tandis que naissent le téléphone, l'électricité, que roule la première Ford, Jos voyagera, yeux grands ouverts sur la nouveauté. De Chicago à Tampa Bay, il traverse l'Amérique, fera des rencontres importantes dans le milieu des syndicats et des initiateurs des mouvements ouvriers. Il se démarquera par une grande détermination et la volonté de changer la condition misérable des travailleurs. Il fréquentera quantité d'immigrés à la recherche du bonheur, comme lui. Il apprendra leurs langues, s'intéressera à leurs religions. Respectueux des différences, il devient l'élément rassembleur capable de recruter des membres pour les syndicats dans les différents milieux qu'il fréquente.

Son but ne changera jamais : être un rouleur, un vrai, gagner un salaire décent, se nourrir convenablement, dormir dans un lit confortable, accumuler quelques biens qui fassent de lui le propriétaire de quelque chose sur la terre. Et si de surcroît il arrive à trouver le bien ultime, une femme qui l'aime, alors l'avenir aura une couleur et l'existence pourra porter le nom de « vie ».

Réjeanne Larouche

LES ÉDITIONS DU BLÉ
25 ANS D'ÉDITION
Sous la dir.
de J.-Roger Léveillé
Du Blé, Saint-Boniface,
1999, 205 p. ; 60 \$

L'usage du français a été interdit dans toutes les écoles et les services publics du Manitoba dès 1890, et, en 1916, les lois Thornton du gouvernement au pouvoir rendaient illégal l'enseignement en toute langue autre que l'anglais. Dans de telles conditions, l'épanouissement d'une littérature francophone dans cette province peut tenir de l'exploit. Notons que le français fut également interdit dans d'autres provinces canadiennes, en Ontario et au Nouveau-Brunswick notamment, et dans quelques États américains, le Maine et la Louisiane, par exemple. Cette situation qui a affecté plusieurs générations de francophones est racontée dans un très beau texte de Gabrielle Roy, pratiquement inédit et injustement méconnu, intitulé « Ma petite rue qui m'a menée au bout du monde », texte inséré dans une anthologie publiée aux éditions du Blé. L'écrivaine évoque ces événements pénibles et les moyens employés par les francophones d'alors (qui constituaient presque une majorité) pour contrer cet apartheid culturel. À lui seul, ce texte de Gabrielle Roy constituerait une raison suffisante de se procurer l'ouvrage.

L'anthologie contient cependant plusieurs autres textes d'une grande beauté, poésie, nouvelle, théâtre, chronique, signés de 25 écrivains ayant vécu au Manitoba ce dernier siècle, de Louis Riel à Henri Bergeron, en passant par Gabrielle Roy et Paul Savoie. La réussite est complète, y compris les reproductions d'œuvres insérées entre les textes. Contre toute attente, ce sont les œuvres poétiques, d'une qualité rare, qui donnent à l'ensemble une couleur originale et forte ; je pense en particulier aux poèmes de Louis-Philippe Corbeil, de Paul Savoie et de François-Xavier Eygün, qui dénotent

une grande sensibilité et beaucoup de maturité. On sent dans ces pages l'amour de la littérature et un attachement viscéral au français.

De nos jours, alors que les francophones sont devenus une minorité au même titre que d'autres communautés culturelles qui habitent les provinces de l'Ouest, le français n'est plus interdit dans les écoles du Manitoba. Les éditions du Blé conservent cependant le rôle de témoin indispensable de ce que fut ce siècle de vie française dans l'Ouest canadien.

Yves Laberge

L'AMÉRIQUE DE LA « DAME AUX YEUX PEINTS »

Guy Simoneau
Libre Expression, Montréal,
1999, 285 p. ; 24,95 \$

Plus souvent scénariste qu'auteur de bouquins, Guy Simoneau rédige ici une biographie qui appartient au monde du cinéma ou du film documentaire plus qu'à celui de la littérature. Ce qui n'équivaut pas à un reproche.

Le personnage central, Jeanine Archimbaud, a tout pour séduire. Une femme qui semblait faite sur mesure pour le succès en affaires bifurque tout à coup vers une vie de bénévolat au creux des incertitudes du Guatemala, du Chiapas et de la Bolivie. Simple réaction à un coup dur ? Certes pas, car le dévouement déferlera comme une marée, généreux jusqu'au défi, pendant plus de vingt ans. Guy Simoneau suit cette femme et nous la rend à la fois voisine et insaisissable. Il n'en dira pas tout, car elle préservera toujours un jardin secret, mais il en dira assez pour qu'on soupçonne en elle un tumulte inaudible.

À tort ou à raison, Guy Simoneau, tout à la description de son personnage, dit peu

de choses de l'environnement social et politique. Certes, il fait comprendre que certains contextes tolèrent mal la critique et que certains des problèmes vécus par Jeanine découlent de son franc-parler. Certes, le récit entrebaille la porte sur les caprices de l'aide internationale au tiers-monde. Mais Simoneau coupe court et revient à son récit.

Laurent Laplante

TOMBOUCTOU Paul Auster Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles, 1999, 210 p. ; 27,95 \$

L'errance et la quête d'identité, thèmes récurrents, voire indissociables chez Paul Auster, constituent une fois de plus le cœur de la trame romanesque de son dernier roman, *Tombouctou*. Après nous avoir entraînés dans le labyrinthe de la conscience dans *La trilogie new-yorkaise*, fait parcourir les États-Unis d'un océan à l'autre dans *La musique du hasard* et *Mr Vertigo*, projetés dans un espace imaginaire sans frontières dans *Le voyage d'Anna Blume*, Paul Auster met maintenant le cap sur ce lieu mythique aux yeux de toute une génération hier encore en quête d'absolu, d'un but à atteindre, le voyage se révélant le plus souvent la seule issue réelle à tant d'aspirations lancées à l'assaut du plus grand réseau d'autoroutes au monde. Une génération personnifiée ici par Willy Gurevitch, alias Willy G. Christmas, poète raté, auteur d'une épopée inachevée au titre on ne peut plus austérien, *Jours vagabonds*, qui entreprend le dernier voyage qui le conduira à Baltimore en compagnie de son chien par le regard duquel nous sera livré le roman.

Willy sait qu'il n'en a plus pour longtemps avant de

rejoindre Tombouctou, ce refuge de toutes les âmes errantes, ainsi qu'il le décrit à Mr Bones, son fidèle compagnon d'infortune. Aussi cherche-t-il à retrouver une ancienne institutrice, la seule personne qui ait jamais cru en son talent d'écrivain, afin de lui confier l'ensemble de son œuvre encore inédite, qui totalise 74 cahiers écrits à la main, ainsi que son chien afin que cette dernière en prenne soin. Comme dans les autres romans de Paul Auster, bien que l'action soit riche en rebondissements de toutes sortes, l'intérêt réside avant tout dans ce qui se déploie en marge de l'histoire. Et l'intérêt, tout autant que le défi du roman, repose en grande partie sur le regard que pose Mr Bones sur les événements qui marquent l'implacable passage du temps. Bien qu'il comprenne les raisons qui motivent son maître à entreprendre pareil périple, Mr Bones n'en est pas moins attristé pour ce dernier : « [...] ça le chagrinait de penser qu'un homme pût choisir de passer ses derniers instants sur terre en un lieu où il n'était encore jamais allé. Un chien n'aurait jamais commis une telle erreur. »

On peut lire *Tombouctou* en s'en tenant à la vision première suggérée par Mr Bones. Mais une relecture du roman proposera un élargissement de la quête austérienne dont les interrogations métaphysiques ne cessent de nous surprendre.

Jean-Paul Beaumier

L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER

Éric Chevillard
Minuit, Paris, 1999,
187 p. ; 24,95 \$

Pour son neuvième roman, l'auteur de *Mourir m'enrhume* (1987) et de *La nébuleuse du crabe* (1994) pastiche allègrement la récupération institutionnalisée de tout ce qui est sorti de la plume des écrivains disparus. Il confirme ainsi un penchant pour l'ironie, qu'il maîtrise d'ailleurs de brillante façon.

Thomas Pilaster, comme chacun le sait, est mort de façon aussi subite que brutale. Ce grand écrivain, qui ne publiait somme toute presque plus depuis la fin tragique de Lise, sa compagne et muse, a laissé quelques écrits posthumes. Marc-Antoine Marson, un de ses amis, se sent le devoir de les rassembler, non sans avoir débattu avec sa conscience, et pour le bénéfice de ses lecteurs, de la légitimité de publier les textes d'un écrivain disparu, surtout si ce dernier ne les croyait pas dignes de publication. S'autorisant du célèbre cas Brod-Kafka, Marson juge que le public a droit de se rendre compte par lui-même et édite les textes de son ami : narcissiques pages de journal intime, nouvelles misanthropiques, quelques notes sans grande originalité et aphorismes douteux. Il fait précéder chacun des textes d'une « savante » notice et, jouant jusqu'au bout le jeu de l'institution, agrmente le tout de notes explicatives où il relève ici une contradiction, là une faiblesse stylistique, plus loin une inexplicable marque d'ignorance. Commentaires et notes deviennent ainsi de plus en plus sévères au fur et à mesure que le lecteur peut juger par lui-même du peu d'intérêt des textes de Pilaster.

Finalement, nous comprenons que cette édition est pour Marc-Antoine Marson, sous prétexte de ne pas verser dans la complaisance pour le travail de son ami, l'occasion de faire l'éloge de ses propres écrits et, subtilement d'abord puis de plus en plus manifestement, de faire étalage de ses nombreux voyages qui témoignent de sa vaste expérience. À la fin, Thomas Pilaster n'apparaît plus que comme le faire-valoir de Marc-Antoine Marson. L'idée est originale bien que périlleuse, car il faut se taper les inepties de Pilaster et les commentaires parfois ampoulés de Marson. L'originalité l'emporte cependant, grâce à l'ironie qui invite à lire l'ensemble au second degré et qui rend de nombreux passages franchement rigolos.

Hélène Gaudreau

LA COURTE PAILLE

Françoise Dorin
Plon, Paris, 1999,
286 p. ; 24,95 \$

Qu'est-ce que la chance ? Est-ce que ça se cultive ? Ça se pourrait bien, alors comment faire ? Françoise Dorin se hasarde à supposer que la baraka pourrait être la rencontre de l'occasion, de l'attention et d'un autre ingrédient comme qui dirait énigmatique. Et pour corroborer sa théorie, elle dresse le portrait de deux demi-sœurs aux destins diamétralement opposés. L'une, Bulle Cooling, a confiance en son étoile (l'Étoile de la bergère) et s'en remet à elle comme à un oracle pour toutes décisions petites ou grandes de son existence. Et parce qu'elle connaît l'adage qui veut que le Ciel aide la personne qui s'aide, eh bien Bulle cultive la pensée positive, les santés physique et psychique, et, en plus, apprend à exister aux personnes qui n'ont plus vraiment de raisons de vivre. De toute façon, Bulle a une tête de destin. Sa demi-sœur, c'est moins certain. D'aucuns la surnomment même « la transparente ». Et il est vrai qu'elle n'a pas de pot ou pour être plus exact fait tout pour ne pas en avoir. À longueur de journée, elle se *shoote* à la médianse et crache sa bile sur le monde entier forcément responsable de ses échecs littéraires. Car Anais Morane est une excellente correctrice de l'ombre qui voudrait devenir une romancière adulée des flashes des photographes, sans jamais prendre note des critiques constructives des écrivains célèbres qui l'entourent.

Certaines réussites s'expliquent, certains échecs aussi. Alors la destinée serait programmée au départ ? À moins que chacun soit libre de s'auto-programmer ? Bulle, elle, est très attentive aux coïncidences de la vie. Et afin que le lecteur

prenne conscience de ces concours de circonstances quotidiens et soit capable, désormais, d'en pressentir l'éventualité, Françoise Dorin en crée de vraiment énormes et soutient par ce biais que le doute est un frein qui volatilise la chance tandis que la foi est une usine qui peut rapporter gros. La chance, ça se travaille par une méthode infailible qui se nomme autosuggestion intensive : se persuader que ça va arriver, sans poireauter naïvement. Mais dans ce programme incantatoire de remise en charme, il reste quand même à invoquer fées, anges, trèfles à quatre feuilles afin de s'attirer les bonnes grâces de Dame Chance. Et espérer l'étincelle divine mystérieuse qui fait la félicité des uns et la frustration des autres, mais qui reste introuvable dans toutes les bonnes quincalleries.

Un moyen de se dessiner un destin comme d'autres dessinent des moutons : ne pas rêver à côté mais au-dessus de sa tête.

Sandra Friedrich

LA PASSANTE
DE JÉRUSALEM
CHANT D'AMOUR
ET DE MORT

Julie Stanton
L'instant même/Les heures
bleues/Les 400 coups,
Québec/Laval/France, 1999,
95 p. ; 19,95 \$

Voici un très beau livre, dont l'édition est réellement soignée ! Le premier geste est de parcourir, avec les yeux et les mains, les treize œuvres de Gemot Nebel, reproduites dans tout le feu de leurs couleurs. L'artiste est d'origine autrichienne et vit au Québec depuis 1956 ; il a maintenant son atelier près du fleuve, dans la région de Kamouraska. Vient par la suite la lente découverte des mots animés de beaucoup d'ardeurs.



« la haine, l'horreur méthodique au bout des rails ».

Dans cette prose poétique très dense, les souvenirs heureux côtoient la mort déjà rôdant ; les phrases sont parfois entrecoupées mais sans ponctuation excessive ; les accouplements de mots sont harmonieux, Julie Stanton parle de « l'écho de son errance », de « l'insensibilité à ce qui n'est pas lui », de ceux qui meurent chaque nuit « additionnés à l'infini ». La texture même des phrases oblige le lecteur à ralentir le rythme de sa lecture. Après deux ou trois pages, apparaît la belle reproduction intitulée *Suite pour un fleuve* et plus loin *La Souveraine*, que précèdent les mots : « L'étreinte avait l'ivresse d'un bordeaux ».

Oui, c'est un beau chant, d'une simplicité très touchante, sorte de mélodie qui ne dit que l'essentiel de ces deux suprêmes réalités de la Vie : l'amour et la mort.

Monique Grégoire

LA JEUNESSE
DE LA CORDONNIÈRE

Pauline Gill
VLB, Montréal, 1999,
370 p. ; 24,95 \$

La jeunesse de la cordonnière a été publié en 1996, sous le titre *Le château retrouvé*. Cette fresque historique constitue le premier tome d'une trilogie dont le deuxième volet, *La cordonnière*, a paru en 1998 et qui sera complétée par *Le fils de la cordonnière*.

Au début du roman, Victoire Du Sault, l'héroïne principale, est une jeune fille de quinze ans qui veut à tout prix exercer le métier de cordonnier, jusque-là réservé aux hommes (l'action se passe entre juin 1860 et octobre 1873, sur les rives du lac Saint-Pierre). Non seulement arrive-t-elle à vaincre les préjugés et les obstacles qu'on oppose à son projet, mais encore démontre-t-elle, dans ses créations, une originalité qui l'autorise à espérer les plus grands succès. Autour de la cordonnière gravitent un père autoritaire et tendrement

bourru, une mère effacée mais avisée, un grand frère large d'esprit, un voisin séduisant, et plusieurs autres aussi, par l'action desquels revivent nombre de traditions campagnardes et dont la présence permet à la jeune femme d'affirmer sa détermination.

Si elle n'est pas novatrice, l'écriture du roman est soignée, limpide et particulièrement bien rythmée. Les phrases sont souvent longues et commencent volontiers par des inversions, mais elles se résolvent toujours sans trébuchement, malgré une utilisation abondante des subjonctifs. Loin de sentir la recherche et le travail dont elle fut de toute évidence l'objet, l'énonciation atteint un naturel et une aisance qu'on se surprend fréquemment à déguster. Elle rachète l'insistance un peu marquée dont le narrateur fait preuve en justifiant ou en examinant le comportement de ses personnages ; même appuyé, cet accompagnement

« psychologique » ne parvient pourtant pas à tout expliquer, tel le revirement amoureux de Victoire qui, après s'être passionnée pour un homme de vingt ans son aîné, finit par épouser le fils de ce dernier, de dix ans son cadet ! Mais Boileau n'a-t-il pas déjà dit que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable » ?

Jean-Guy Hudon

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE VILLE

Pierre Samson
Les Herbes rouges,
Montréal, 1999,
300 p. ; 19,95 \$

Pierre Samson a le génie généreux. D'un livre à l'autre, il offre davantage, repoussant toujours plus loin les limites du vocabulaire, ajoutant sans cesse à l'incandescence des passions, bousculant sans repos les structures romanesques les plus éprouvées. Pourquoi, puisqu'il y a pensé, n'aurait-il

pas donné la parole à une ville, la transformant en narratrice et en guide ? Pourquoi Ouro Prêto, en plus de servir de nef à ce terrible et envoûtant chemin de croix aux quatorze stations bien comptées, n'aurait-elle pas assumé explicitement son personnage et confessé son rôle ?

Mais Ouro Prêto n'est pas seulement une enfilade d'églises. Elle est aussi la ville où couve la révolte, où les amours fougueuses et les jalousies qu'elles suscitent défient les barrières raciales, où l'identité sexuelle se nie, puis s'incline. Elle est aussi le lieu où le passé, comme un lumignon qui vacille, se tient prêt à renaître et à flamber.

Samson réussit admirablement à fondre les lieux et les personnes, à relier sourdement le drame d'hier et les béances qu'il a ouvertes à jamais dans les personnages, à mener chacun vers sa vraie sexualité et la ville vers sa dégénérescence. En ce sens, le livre est à la fois

roman et pièce de théâtre, chronique d'une époque cruelle et savant enchevêtrement d'auto-biographies. À cela s'ajoute un trait propre à Samson et particulièrement inattendu chez un auteur encore jeune : la capacité de prendre de l'altitude, avec un abrupt proche de l'arrogance, de contrôler aussi bien son écriture que notre lecture et d'interdire au lecteur que nous sommes tout excès d'impatience. Ses ordres sont de ceux auxquels on se plie avec volupté.

Laurent Laplante

L'EXPÉDITION
Pierrette Fleutiaux
Gallimard, Paris, 1999,
456 p. ; 29,95 \$

Angèle Lapérierre, auteure de livres de voyages, entreprend une expédition à l'île de Pâques surtout pour combler le vide laissé par la mort de son compagnon de vie. Elle n'est pas seule, deux amies



Hugues CORRIVEAU
Le ramasseur de souffle
120 pages ; 14,95 \$
Finaliste au Prix du Gouverneur général
Finaliste au Prix Alfred-DesRochers



Diane-Monique DAVIAU
Ma mère et Gainsbourg
192 pages ; 19,95 \$
Finaliste au Grand Prix du livre de Montréal



Éric FOURLANTY
La mort en friche
nouvelles, 124 pages ; 16,95 \$



Jean Pierre GIRARD
Les Inventés
roman, 301 pages ; 27,50 \$



Marc ROCHETTE
Cette allée inconnue
nouvelles, 120 pages ; 14,95 \$

Tôt ou tard
Nouvelles de Dick Tomasovic, Julie Bouchard, Christine Aventin, Isabelle Marquis, Damien Ruault, Isabelle Gagnon, Catherine-Anne Lalonde, Otto Ganz
L'instant même/Les Éperonniers
198 pages ; 14,95 \$

Lire
pour faire durer
l'instant



L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

www.instantmeme.com

l'accompagnent : Charlotte Delépine, professeure à la mine sévère, et Monica Martinière, biologiste hédoniste, portée sur la gent masculine ; Olivier Banks est invité à se joindre à l'équipée, en sa qualité de comptable. Le prétexte du voyage est de percer le « mystère du monde », et l'île de Pâques regorge de mystères. Le roman se présente sous la forme des récits de voyages des grands explorateurs des XVII^e et XVIII^e siècles, notamment ceux de Jean-François Lapérouse, capitaine français qui explora l'île de Pâques en 1786.

Les membres de l'équipe du « capitaine » Lapérouse tentent de s'acclimater dans l'île, mais n'arrivent pas à échapper au sentiment d'être des intrus. Ils manquent de ressources financières, ne disposent pas de véhicules, contrairement à l'équipe de cinéma présente dans l'île pour le tournage d'un film de fiction. À force de ténacité, ils arrivent malgré tout à arpenter l'île du nord au sud et d'est en ouest. Ils sont impressionnés par son isolement, par les légendes entourant les Moai, les grands visages emblématiques, et par la vie des habitants, les Pascuans.

L'équipe est peu à peu affectée par le climat de l'île et Angèle Lapérouse se demande dans quelle galère elle s'est embarquée avec son équipage. Tout va à vau-l'eau.

L'expédition est un roman très français. Les protagonistes le sont de façon presque caricaturale : ils se prennent à regretter les événements qui ont fait que l'île n'est pas française, que Jean-François Lapérouse se soit fait damer le pion par James Cook, que les noms français des lieux d'abordage de l'île soient tombés dans l'oubli, remplacés par des noms anglais, que les autres colonies françaises du Pacifique Sud soient si éloignées, alors que si l'île de Pâques était

française, presque tout le Pacifique Sud s'en trouverait français ; finalement, ils se désolent que le Chili se soit accaparé l'île et y ait imposé l'espagnol comme langue officielle. La mentalité coloniale est difficile à extirper de l'âme française !

Ce récit à force d'aller dans toutes les directions ne va nulle part. Alors que Pierrette Fleutiaux nous avait éblouis avec son chef-d'œuvre, *Nous sommes éternels*, récit foisonnant mais lumineux et d'une force d'évocation rare, elle déçoit dans celui-ci, malgré quelques bons moments.

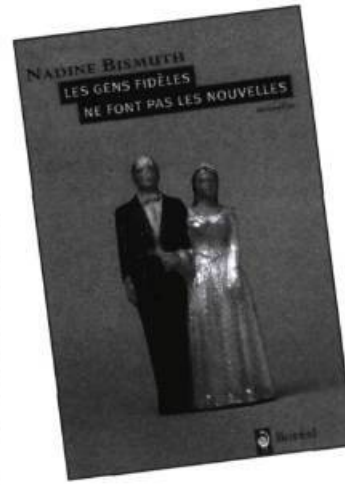
Robert Beauregard

LES GENS FIDÈLES NE FONT PAS LES NOUVELLES

Nadine Bismuth
Boréal, Montréal, 1999,
226 p. ; 22,50 \$

Son premier recueil révèle, chez Nadine Bismuth, un talent de conteuse : elle vous ficelle une histoire en deux temps, trois mouvements ! L'épouse et la maîtresse de la première nouvelle, réunies devant le cercueil de leur homme, voisinent les deux jeunes filles de la deuxième, serveuses au Jardin d'Éden, ce restaurant *clean* où l'on n'est pas tenu de coucher avec les clients. Pour décrire l'amant éconduit et le gamin de dix ans qui reçoit ses amis et sa flamme pour son anniversaire, la femme fraîchement divorcée qui brèche avec les *mon-oncles* et *ma-tantes* de la famille, le vieux couple traditionnel dont l'épouse laisse brûler le rôti, sans oublier la mariée qui s'offre un flirt le jour de ses noces, le moins qu'on puisse dire, c'est que Nadine Bismuth a la plume alerte !

L'intérêt de ce recueil de treize nouvelles tient davantage à cette pluralité des voix qu'au travail de l'écriture. Dans *Les gens fidèles ne font pas les*



nouvelles, la véhémence de la jeunesse et la verdeur du propos ont du charme. Plus encore, le regard un peu railleur que l'auteure pose sur les petites et les grandes trahisons, le ton touchant qui est le sien pour parler du pathétique de la vie : « Cette corvée de congélation ne servait-elle pas uniquement à alimenter mes propres espoirs ? La seule chose que j'aurais vraiment souhaité pouvoir congeler dans toute ma vie, est-ce que ce n'étaient pas mes enfants ? »

Incontestablement, cette jeune auteure a de l'imagination !

Sylvie Trottier

LE CAPITAIN EST PARTI DÉJEUNER ET LES MARINS SE SONT EMPARÉS DU BATEAU

Charles Bukowski
Trad. de l'américain
par Gérard Guégan
Grasset, Paris, 1999,
210 p. ; 29,95 \$

Cinq ans après son décès, Charles Bukowski nous surprend encore avec ce journal – disons, plutôt une chronique –, écrit entre 1991 et 1993. C'est un de ses proches qui lui a suggéré de le rédiger, et sa compagne Linda Lee Bukowski l'a fait éditer l'an dernier aux États-Unis. Tous les principaux thèmes de l'œuvre y sont présents : l'exigence de la solitude pour écrire, la marginalité totale, la sexualité, l'alcool et les courses de chevaux, la critique de soi et du genre humain, sans souci cependant de

vouloir « sauver » celui-ci. À l'époque, la mort – Bukowski le sait très bien – s'appête à le ravir à une condition qu'il aime et déteste à la fois. Après une vie d'excès de toutes sortes, l'approche de la « Grande Faucheuse » le pousse à écrire sans cesse. Charles Bukowski sait que son temps est compté, et l'écriture prend de plus en plus de place dans sa vie. Le leitmotiv qui parcourt cette percutante chronique, l'écrivain à la plume féroce le formule clairement : « Toute cette humanité en marche ! Vers où se dirige-t-elle ? Quelle mauvaise farce ! Voilà qui devrait nous faire aimer notre prochain, mais, non, on s'y refuse. Les banalités quotidiennes nous accablent et nous terrorisent, et le néant nous dévore. »

Ce qui intéresse dans cette chronique est la constante oscillation entre des considérations triviales – à quel moment de la journée se couper les ongles de pieds ? – et d'autres qui le sont moins, les démarches philosophiques de Descartes ou de Sartre, de pertinentes réflexions sur le « rôle » ou, disons, l'« identité » de l'écrivain ancien et moderne, par exemple. D'ailleurs, toute l'œuvre de Charles Bukowski est à l'image de ce journal. C'est dire qu'à l'approche de la mort, l'écrivain s'interroge sur le sens de son œuvre et, plus largement, sur ce que représente réellement l'écriture dans l'existence de l'être humain. À ce propos, il dira qu'il préfère la musique classique à la littérature. On sait, aussi, que l'auteur se méfiait beaucoup de tout ce qui « entoure » les écrivains : les éditeurs et les critiques littéraires, entre autres. L'inclassable écrivain américain offre ainsi l'image d'un misanthrope intégral préférant la compagnie de ses chats à celle de ses contemporains, qui a aimé et interrogé la littérature. Il a, surtout, voulu vivre hors des normes sociales, qu'il détestait profondément, et s'affranchir des tendances – les pires à ses yeux – visant à sacraliser artificiellement le poète.

Gilles Côté

L'AUTOMNE AZTÈQUE

Gary Jennings
Trad. de l'américain
par Karin Bodson
Du Rocher, Monaco, 1999,
430 p. ; 29,95 \$

On ne se remet pas facilement d'avoir écrit un best-seller mondial et Gary Jennings n'y réussit pas mieux que les autres. La comparaison, pour qui a lu les deux ouvrages de l'auteur, reste inévitable. Pourtant, *L'automne aztèque* ne s'attire pas que des griefs. Car, contrairement à *Azteca*, ce nouveau roman d'aventures ne cumule pas les lourdeurs et les longueurs du précédent. Par contre, les détails historiques et les recherches archéologiques sont effleurés, laissant au lecteur le soin d'accomplir lui-même ses propres recherches historiographiques. L'écrivain résiste difficilement à la tentation de copier certaines scènes déjà écrites et, trop fréquemment, cette pâle copie ne peut même pas s'apparenter à une suite. La description par un Indien et une Métisse de l'asservissement des Indiens vu à travers leur regard demeure intéressante et donne à réfléchir sur l'éternelle cupidité de l'homme blanc. Cependant, les mécanismes de la domination espagnole sont trop modestement et timidement démontrés. Chaque chapitre se termine sur un manque ; la soif du lecteur n'est pas étanchée ni ses aspirations comblées.

Certaines incohérences narratives amènent des diversions intéressantes, comme la rencontre avec le peuple Yaqui, qui, des siècles plus tard, sera célébré par les ethnologues et les adeptes du *New Age*. Une page ou deux proposent une analyse attrayante des différences et des similitudes entre le christianisme et la religion ancestrale aztèque. Malheureusement, l'auteur, évoquant l'oppression brutale dont se rendaient coupables les hom-

mes blancs, n'échappe pas à la litanie habituelle. Il livre une série d'horreurs commises lors de la Conquête et aux temps de l'installation des Espagnols, comme la ménagère fait sa liste de courses. Il aurait pu présenter les faits de façon plus originale.

L'automne aztèque pourrait donc être catalogué comme chronique agréable, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais il manque comme qui dirait un petit supplément d'âme.

Sandra Friedrich

LE PETIT NAVIRE

Antonio Tabucchi
Trad. de l'italien
par Lise Chapuis
Christian Bourgois, Paris,
1999, 238 p. ; 42,95 \$

Il y a des auteurs dont j'attends toujours impatiemment un livre. Antonio Tabucchi est de ceux-là. Il faut croire qu'en France aussi on le réclamait. C'est l'unique raison que je trouve à la traduction du *Petit navire* : devant l'absence de pain frais, Christian Bourgois aurait publié un roman de jeunesse, hélas pas du tout à la hauteur de l'œuvre.

Le petit navire est le deuxième roman de Tabucchi ; publié pour la première fois en 1978, il n'a pas été réimprimé en Italie. À propos de ce livre, l'auteur écrit : « Je crois que, comme une plante qui a trop hâte de pousser, une histoire qui a trop envie d'être écrite produit un feuillage trop exubérant, des rameaux souvent désordonnés qui perturbent l'économie de son équilibre. » Je lui donne raison : j'ai mis des semaines à me frayer un chemin dans cette jungle. Pourtant, l'idée de départ (le hic, c'est que c'est une idée) est intéressante : comment témoigner de la vie d'un homme, le Capitano Sesto, en prenant pour point de départ le milieu de sa vie, puis rebrousse che-



min jusqu'avant sa naissance et démontrer comment les événements politiques ont façonné son destin ; comment Sesto grandit dans l'Histoire et porte son poids sur ses épaules anonymes. Belle idée, mais traduite avec trop d'insistance : certains passages semblent soulignés de rouge à l'intention du lecteur.

Si, comme l'écrit Antonio Tabucchi, ce livre est essentiel à l'élaboration de son œuvre, sa publication ne l'est pas. Cependant, rien n'empêche de lire ce qu'il a écrit de meilleur, *Requiem* ou *Petits malentendus sans importance* (chez Christian Bourgois et en 10/18). Le Tabucchi délivré de l'envie de vouloir écrire, celui-là, je l'attends toujours.

Johanne Jarry

AZRAËL OU L'ANGE EXTERMINATEUR (tome 2)

Gilbert Choquette
Humanitas, Brossard, 1999,
181 p. ; 19,95 \$

Gabriel, qui un premier tome a révélé dans sa beauté dévastatrice, conclut ses diverses offensives contre la famille Amyot. Désinvolte et génial, cruel et souriant, il séduit, marque, s'éloigne. Sa marque, cependant, est mortelle : qui lui a cédé, même un fugitif instant, subit aussitôt la déchéance sidatique. La dégénérescence, brutale et ostensible, ruine le malade dans l'opinion avant de l'engloutir dans la mort. Et le beau Gabriel, qui propage la mort

comme s'il ne faisait qu'accomplir une mission, glisse déjà vers d'autres âmes.

Quelle beauté vise Gilbert Choquette ? Laquelle est hypnotique et mortelle ? Toute réponse serait réductrice. Le sida, mal du temps, provoque chez ses victimes encore plus de rage que de douleur : la mort, belle à son heure, se trompe de génération. On la savait implacable, on la découvre en sus injuste et ironique. La levée des interdits sexuels aussi envahit notre décor. Le docteur Amyot, vivante incarnation de toutes les orthodoxies bien pensantes, vibre à l'approche de Gabriel, comme si, depuis toujours, dormait en lui l'attrait pour la relation interdite. Libération tardive ? Beauté du gouffre entrevu ? Qui sait ?

L'écriture de Gilbert Choquette, arabesques et volutes comprises, achève de rendre le récit bellement troublant.

Laurent Laplante

CHRONIQUE D'UNE SORCIÈRE DE VENT

Antonine Maillet,
Leméac, Montréal, 1999,
281 p. ; 29,95 \$

Le millénaire que nous allons bientôt célébrer est pour plusieurs personnes l'occasion de faire une grande croix sur celui qui s'achève. Ce n'est pas de cet œil qu'Antonine Maillet envisage l'avènement de l'an 2000. Au contraire, les années qui passent, cela signifie les



anciens qui vieillissent et qui s'éteignent, les uns après les autres, la mémoire remplie de l'histoire de ceux qui restent. Toutes les raconteuses de grande envergure qui ont vu, qui se souviennent, vont être emportées par le temps. Il y a urgence.

Antonine prend l'avion de Montréal à Moncton. Elle est accompagnée de Radi. Radi, c'est l'ombre d'Antonine, la petite fille en elle, celle qui garde toutes les impressions de l'enfance et tous les questionnements aussi. Radi veut savoir. Parfois, elle va trop vite, mais faut la comprendre, c'est une enfant... Toutes deux ont une histoire à se faire raconter, une légende qui a toujours hanté le comté de Kent.

C'est ainsi que nous nous retrouvons au couvent, à écouter Mère Domrémy livrer au compte-gouttes l'histoire d'amour la plus scabreuse qu'ait vécue le triangle Bouc-touche, Rogersville et Saint-Norbert : l'histoire de Carlagne et de Yophie.

Il faudra quatre mois à Antonine (elle qui n'était partie que pour trois jours) pour venir à bout de Mère Domrémy et des autres sœurs du couvent. Elles possèdent toutes une bribe de l'histoire dans leur mémoire. Certaines pistes enverront également la défri-cheuse travailler ailleurs. Il faudra aller poser des questions à l'extérieur du couvent, et ce sans en avoir l'air. Car tout le monde sait bien qu'Antonine Maillet est écrivaine et de ce fait, friande de sujets à romans.

Le jeu, c'est de ne pas avoir l'air intéressée tout en enfilant précieusement chaque perle au collier. Délicat...

Enfin, la légende de Carlagne et de Yophie sera à peu près reconstituée et fera l'objet de l'œuvre qui nous intéresse ici. Mais vous le savez, je le sais et Antonine Maillet le sait également : de l'oralité à la littérature, il y a un fossé qu'on ne traverse pas. J'ai bien aimé qu'on me raconte Carlagne et Yophie, mais ce que j'ai le plus apprécié, c'est entendre leurs noms résonner à mes oreilles. Leur sonorité m'imprègne encore plus que l'histoire.

Réjeanne Larouche

RUE DU JAPON, PARIS
Morgan Sportès
Seuil, Paris, 1999, 398 p. ;
36,95 \$

J'avais bien aimé la moiteur décadente de *Tonkinoise*, qui nous servait une tranche de vie indochinoise, à l'époque où la présence de la France s'étiolait jusqu'à l'issue fatale de la guerre. Cette tranche de vie était aussi en quelque sorte une tranche d'histoire, qui échappait à la complaisance.

Avec *Rue du Japon, Paris*, Morgan Sportès fait cette fois dans l'estampe japonaise, façon *sex shop* « intello » parisien. L'auteur cherche à répondre, nous dit son éditeur, à la question : « Peut-on fixer l'empreinte d'un amour ? » Soit. Est-ce parce que les japonaises sont actuellement un *must* des modes littéraires ou

autres ? Est-ce parce que Morgan Sportès était battu d'avance sur ce terrain par les grands maîtres japonais de l'érotisme ? Son livre, trop bavard à mon goût, m'a agacée. On aura compris que l'essentiel du roman tourne autour de la rencontre fortuite d'un écrivain parisien et d'une jeune beauté japonaise en poste à Paris. Cette dernière s'exprime dans un français parfait, avec juste la petite touche d'erreurs sémantiques qu'il faut pour être exotique. Bien sûr, la demoiselle est intelligente et cultivée, sans quoi le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Elle a aussi l'imagination qu'il faut pour provoquer et exciter son écrivain. Celui-ci a au moins la

bonne grâce de se voir tel qu'il est, un écrivain vieillissant, s'interrogeant sur son pouvoir de séduction, mais pas trop quand même. Ce commentaire ne rend peut-être pas justice au roman. Il est possible que les amateurs d'intellectualisme narcissique et érotique y trouvent malgré tout leur compte.

Denise Pelletier

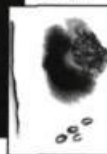
**LE FEU SUR LA LUNE
(ET AUTRES HISTOIRES)**
Daniel Paradis
Le Nordir, Ottawa, 1999,
147 p. ; 18 \$

Douze histoires, qui se déroulent sur différents plans, dans des tourbillons de vents, de

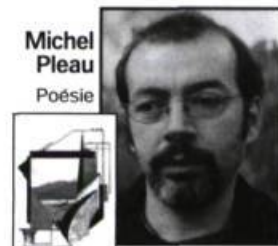
LE LOUP DE GOUTTIÈRE



Sylvie Nicolas
Poésie



ANASTASIE OU LA MÉMOIRE DES FORÊTS
Œuvres Sylvie Nicolas



Michel Pleau
Poésie



L'AVEU TOUT SIMPLE D'UN VISAGE
Œuvres Jacques Hudon



Monique Laforce
Poésie



LES SPECTATEURS DU SILENCE
Œuvres Françoise Catellier



Claudette Frenette
Nouvelles



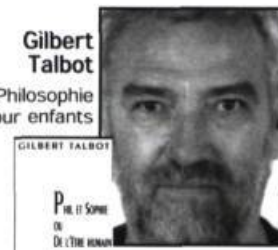
COMMENT FAIRE TAIRE UN OISEAU
Œuvres Geneviève Giasson



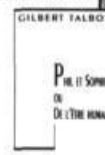
Marc Gagné
Poème dramatique



LES VERDI



Gilbert Talbot
Philosophie pour enfants



PHIL ET SOPHIE OU DE L'ÊTRE HUMAIN

347, rue Saint-Paul, Québec G1K 3X1
Tel. : (418) 694-2224 Téléc. : (418) 694-2225



nuages, de pluie et de soleil ; des personnages qui détectent la présence d'intrus en provenance de l'espace avec qui ils ne peuvent établir de contact, car ils ne parlent pas le même langage ; peu à peu ceux-ci vont se désagréger et disparaître ; une vie qui se raconte aussi après la mort, quand on s'envole au-delà de la terre, dans les galaxies. Plutôt que de littérature fantastique, je suis tentée de qualifier ce premier livre de Daniel Paradis de porte ouverte vers la littérature de demain. L'auteur fait ses premiers pas dans un univers au-delà des frontières de notre galaxie, cosmos en extension dont on ignore les limites, même si les écrits d'Hubert Reeves le font connaître. Ce sont des pas encore hésitants et notre imagination a parfois de la difficulté à suivre. Il faudra pousser plus loin la découverte de telles réalités et inventer une écriture qui puisse en rendre compte. Ici, Daniel Paradis a fusionné le poétique, le narratif, le descriptif dans une forme qui étonne souvent. On sent des ombres, on perçoit des frôlements, on entend des voix inconnues, on croit voir des silhouettes mentales invisibles. Une histoire parle de miroirs, dans lesquels un être nous regarde et, si nous quittons la pièce, il nous suit. Ailleurs, la population de tout un village traverse la mort après s'être désaltérée à une fontaine dont l'eau a été empoisonnée. Dans un affrontement, Alex est blessé au front, le sang est rouge ; celui de son adversaire coule du ventre, il est brun.

Au douzième et dernier texte, je rends les armes, je ne suis plus capable de suivre l'auteur, je ne comprends plus ces personnages qui sont déjà rendus ailleurs. César manipule des cartes devant Raoul qui reste bouche bée. « Elles [ces cartes] disent : Excusez cet homme. Pardonnez-lui d'avoir aimé, vécu, souffert et vieilli. Et d'avoir peur de le montrer.

[...] Le grand soupir plaqué sur la table reprend sa forme première. L'araignée oscille au bout du fil. Le mouvement s'empare à nouveau de l'univers. » On referme le livre et l'on se laisse emporter dans le rêve, alors qu'un vent d'étoiles se lève dans le ciel !

Monique Grégoire

**LES PLUS BELLES
LETTRES D'AMOUR
D'HÉLOÏSE À ÉLUARD**
Présentées par Irène Frain
L'Archipel, Paris, 1999,
125 p. ; 24,95 \$

Je dois avouer que *Les plus belles lettres d'amour d'Héloïse à Éluard* m'ont laissée sur mon appétit : trop peu nombreuses et souvent tronquées, elles ne permettent qu'une rapide incursion dans l'univers des célèbres épistoliers qui les signent. Quant à la présentation d'Irène Frain, dont je ne m'explique pas la pertinence, elle ne nous apprend strictement rien sur le choix des textes ni sur ce qui motive leur publication actuelle. Cette lecture m'a déçue d'autant plus que les éditeurs semblent avoir davantage misé sur la présentation matérielle du livre que sur son contenu. Hélas, le charmant petit volume rouge à couverture rigide illustré de reproductions soulève des attentes qu'il ne comble pas.

Réflexion faite, je me demande si ces lettres ne s'adressent pas avant tout aux élèves du secondaire que l'on tente de séduire par un emballage attrayant. L'hypothèse se tient car, examinés de ce point de vue, les défauts du livre se transforment soudain en qualités : l'introduction d'Irène Frain, rédigée sur le mode de la fiction, retiendra l'attention de l'adolescent qu'un discours universitaire pointu aurait ennuyé. De plus, le fait que les textes soient concis et peu nombreux plaira au jeune lecteur tout en favorisant son



apprentissage culturel et littéraire. Sur ce plan, les brèves présentations qui introduisent chacune des lettres sont d'une aide précieuse pour situer les correspondants dans leur époque.

En deux mots, si ce recueil de billets doux manque de consistance pour le lecteur plus exigeant, il constitue par contre une lecture très accessible pour qui veut s'initier sans effort au style épistolaire de quelques amoureux illustres.

Louise Villemaire

ITALIENNE
Francis Magnenot
Boréal, Montréal, 1999,
166 p. ; 19,95 \$

Le style de Magnenot se manifeste vite et il occupe presque tout l'espace. Il livre presque à lui seul l'essentiel du propos. Par son rythme nerveux, ses incessantes ruptures de trajectoire, ses caprices, il fait sentir le tumulte intérieur, l'agitation incontrôlable, les difficultés de la convalescence. Car c'est d'une convalescence qu'il s'agit, même si d'autres perspectives s'ouvrent en cours de route. Retourner en Italie en solitaire et mettre ses pas là où est passé le couple il y a encore peu de temps, c'est, bien sûr, guérir l'âme et le corps du souvenir de la femme enfuie. Mais c'est aussi, plus profondément peut-être, « tuer le hasard », émerger de la non-existence, ne plus être le caméléon sans couleur propre. Guérir d'elle n'aurait fait que ramener la santé ; tuer le hasard, c'est entrer dans la vie, s'enfanter soi-même.

Comme beaucoup de premiers romans, celui-ci en fait trop. Il évite le « piège touristique » auquel l'exposait ce pèlerinage italien, mais il verse dans une surabondance d'incidents peu ou mal reliés entre eux. La mort du compagnon de partouze, la furie criminelle de l'autostoppeuse, la plongée de la voiture et la résurrection du conducteur défiguré, les locuteurs qui jouent les gros bras..., cela fait beaucoup.

Laurent Laplante

L'ABÎMETIÈRE
Mario Girard
XYZ, Montréal, 1999,
110 p. ; 16,95 \$

Le quatrième roman de Mario Girard, alias Mario G., alias Marie Auger, alias Jean-Luc Godard, narrateur incertain de *L'abîmetière*, nous plonge là où se trouve le créateur, l'écrivain, quand la ligne de démarcation entre le réel et la fiction est à ce point tenue qu'elle se rompt, et qu'il y a urgence de s'accrocher à la moindre épave se présentant au passage pour dire « je m'appelle Joseph Jean Mario Girard », histoire de reposer un moment les pieds sur le sol. Roman sur l'identité, roman sur l'écriture, roman sur la mort, *L'abîmetière* tisse puis dénoue les liens unissant ces trois pôles indissociés puis indissociables, pendant que le narrateur, dont on ne sait s'il est l'auteur ou son personnage, construit son cercueil, sa « boîte à cadavre », qui le rejoindra au moment de l'étrange déluge qui engloutira presque tout ce qui constituait l'univers de l'auteur-narrateur, hormis sa table de travail et ce cercueil rempli de manuscrits et de bouts de papier, parmi lesquels se trouvera son certificat de naissance, preuve de la réalité de son existence ou de l'irréalité de tout ce qui surnage.

Il n'est pas facile de résumer, pas plus que d'interpréter ce court roman qui va de prologue en épilogues, portions du texte que Mario Girard a séparées par ce qu'il a nommé « Le chapitre », déconstruisant par là même ce qui constitue

l'architecture du roman et faisant de l'article défini un article de notoriété au sein d'un assemblage dont les strates s'enroulent sur elles-mêmes au lieu de se superposer. Or la clé de ce roman qui se défend d'en être un – « voilà comment s'amorçait mon roman », commence le premier épilogue – se trouve peut-être dans cette courte phrase placée à l'intérieur même du « chapitre », là où devrait en principe se trouver la fiction : « Cette autobiographie est une prosopopée. » Apparente contradiction dans les termes, mais qui nous ramène à la question fondamentale posée par Mario Girard – qu'est-ce qui appartient à la fiction ? – et à l'omniprésente question de l'identité, à propos de laquelle il conclura que « la seule véritable première personne est celle dont le nom apparaît en premier lieu, sur la couverture ».

On trouvera dans le livre de Mario Girard différentes définitions à l'abîmetière, mais l'abîmetière c'est aussi cela, ce texte en forme de spirale où s'enlise une question à laquelle il n'y a de réponse que sa reformulation. C'est de plus, et avant tout, le titre d'un livre déroutant mais qui ne manque pas malgré cela d'un certain humour, et dont on n'oublie pas facilement le propos, ni le style, car l'écriture de Mario Girard s'est épurée depuis *Le ventre en tête* pour ne retenir que l'essentiel, ce qu'il faut dire quand il y a urgence, dérive, quand on ne sait plus ce qui est vrai et que de là vient la dérive. C'est donc, en somme, un livre qu'aimeront ceux et celles, dont je suis, qui ne craignent pas qu'on les entraîne hors des sentiers battus, là où le plaisir du texte demande quelques efforts rapidement récompensés.

Andrée A. Michaud

RENAISSANCE
Michel Houellebecq
 Flammarion, Paris, 1999,
 120 p. ; 21,95 \$

Depuis la parution d'*Extension du domaine de la lutte* (chez Maurice Nadeau, en 1994,

repris dans *J'ai lu*, en 1997) l'œuvre en prose et l'œuvre poétique de Michel Houellebecq n'ont cessé d'être le territoire de discussions sur ce qui advient de la nouvelle littérature française. Michel Houellebecq, auteur discret et paradoxalement médiatique, est en fait un phénomène qui vient secouer les idées reçues selon lesquelles la littérature française actuelle serait froidement formelle et du côté de la poursuite des caractéristiques du nouveau roman, ou encore aurait abandonné les préoccupations sociales pour raconter des fables sur le destin individuel.

Avec Michel Houellebecq, le quotidien hante la vie ou plutôt l'apparence de vie du héros qui n'est ni glorieux ni absent. Plutôt lucide, il semble tristement conscient de ce qui se passe en lui et autour de lui sans pour autant démissionner de son rôle d'acteur. Il y a du Meursault dans ce regard implacable sur un réel qui est abordé comme n'étant ni passionnant, ni transformable. Ici, pas de soleil, mais du gris, des métros, des bureaux, des douleurs et des dégoûts, des scènes dérisoires surprises entre le vécu et le senti, confirmant que « l'amour, on n'en a jamais trop ».

En poésie cela n'est pas courant dans la production récente française que de voir surgir, dans une forme classique respectant (assez librement tout de même) la rime et le vers octosyllabique ou l'alexandrin, l'indifférence du quotidien, les petits riens, les lourdeurs, les peurs, valeurs triviales que cette poésie a rarement accueillies, tout inquiète qu'elle a été depuis Mallarmé des interrogations sur la forme et le langage. Pour Michel Houellebecq, ce qui compte c'est ce qui est vécu et ce qui veut se dire et non comment : « J'ai eu diverses choses à dire / Ce matin, très tôt, vers six heures / J'ai basculé dans le délire, / Puis j'ai passé l'aspirateur. »

Renaissance est un recueil de résistance à la bêtise, aux choses qu'il faut faire ou ne pas faire, aux constats trop esthé-



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

Tout un vertige

Nouveautés



Je t'aime, Abigail!

Stéphane-Albert Boulais



Survivant
de la pleine lune

Michel Blouin



Bande dessinée actuelle

Paul Roux

Lac Cœur, Montagnes noires
 R. R. 2, Ripon (Québec) J0V 1V0
 Téléphone : (819) 986-9303
 Télécopieur : (819) 986-8826

Courrier électronique : info@hautes-terres.qc.ca

Consultez notre catalogue
www.hautes-terres.qc.ca

tisants mettant l'homme aux prises avec une métaphysique abstraite. La poésie de Michel Houellebecq propose des mots immédiats coulés dans des formes fixes comme si ce qui était urgent à dire passait par le connu et le retour du réalisme. Les lieux sont la vie de tous les jours, les voyages, les manies, les désirs (même et surtout déçus). Avec violence et tendresse, ces poèmes au rythme du quotidien disent la petite amertume du miracle de vivre. C'est de ce côté qu'il y a *Renaissance*, recommencement sinon du monde, du moins du jour : « Le soleil tombe / Et je résiste / Au bord des tombes, / Bravo l'artiste ! »

Troisième recueil de ce poète d'un nouveau réalisme, *Renaissance* interroge avec sensibilité l'état des choses et des émotions. Pas d'esbroufe ! La vie, la mort, la poésie s'inscrivent sans concession « [d]ans les murs de la ville où le malheur dessine / Ses variations fragiles ». C'est touchant, beau et exact. À lire, comme ses autres livres. Bravo Houellebecq !

Claude Beausoleil

MÉLODIE DU TEMPS ORDINAIRE

Mary McGarry Morris
Trad. de l'américain
par Daniel Bismuth
Belfond, Paris, 1999,
655 p. ; 29,95 \$

Dans *Mélodie du temps ordinaire*, on plonge dans un monde où l'infortune et la disgrâce côtoient la peur et la honte. Marie Fermoye, mère de trois enfants dont l'ivrogne de père revient parfois casser les carreaux ou forcer la porte, se dépêche comme elle peut d'un mariage qui l'a laissée déçue et vulnérable. Proie facile pour Omar Duvall, fin observateur, beau parleur, maniganceur et manipulateur : « Duvall parlait aussi vorace-

ment qu'il mangeait, accumulant des montagnes de mots. »

Dans la petite ville d'Atkinson, Vermont, parmi une communauté de gens ordinaires, on verra évoluer une quinzaine de personnages au gré des événements. La vie de Marie Fermoye, elle, s'articulera autour de l'arrivée de ce mystérieux personnage, dont seul le lecteur et Benjy, le plus jeune fils, connaissent le secret. Femme honnête et intègre, Marie glissera peu à peu dans un engrenage dont elle ne saisit pas vraiment l'ampleur. Ainsi sera-t-elle amenée à commettre des lâchetés qui lui donneront mauvaise conscience.

Bien que ce pavé de plus de 600 pages comporte des longueurs, on s'attache rapidement aux personnages un peu rustres et délinquants qui le peuplent. Riche en péripéties de toutes sortes, *Mélodie du temps ordinaire* dessine une fresque qui évoque l'atmosphère des années 60 chez l'oncle Sam. Une discordance néanmoins : il est étrange d'entendre dans la bouche de jeunes Américains : « Elle a deux putains de mômes ! » ; d'imaginer un mec qui « tient à peine sur ses guibolles » et un môme qui « se trisse » ! C'est l'inconvénient des traductions.

À lui seul, un mot permet de décrire l'atmosphère du roman : fragilité. Sous des airs de durs, les principaux personnages de Mary McGarry Morris sont des cœurs tendres en proie à l'impitoyable école de la vie. Chacun apprendra à ses dépens qu'on n'a jamais fini de faire ses classes. ...

Sylvie Trottier

LA DEMI-PENSIONNAIRE

Didier van Cauwelaert
Albin Michel, Paris, 1999,
220 p. ; 26,95 \$

« J'ai toujours été caméléon », dit Charles Aymon d'Arboud, alias Thomas Vincent. Voilà



et la sensibilité séduisent à coup sûr. La plume alerte, le romancier manie la langue et l'humour comme un chef fait mousser un sabayon ! À chaque page on savoure une trouvaille, un mot d'esprit. Un pur délice ! Pas étonnant qu'on lui ait décerné, en 1994, le Prix Goncourt pour *Un aller simple*.

Sylvie Trottier

MON PÈRE, LA NUIT

Lori Saint-Martin
L'instant même, Québec,
1999, 122 p. ; 14,95 \$

un homme qui se laisse investir d'une mission pour le moins inusitée : endosser l'identité d'un lieutenant mort en Bosnie dans le but de guérir d'un traumatisme une jeune femme plutôt bien de sa personne. « Cette fille réunit en elle ce que j'ai toujours cherché chez une femme, et que je croyais incompatible : l'enfance, la solitude, l'humour, la gentillesse et le cul. »

L'anonyme employé du Service des déclarations à la Société des auteurs entreprend sa deuxième vie après sa rencontre fortuite avec ce qui a tout l'air d'une « chieuse de première ». Au fil des pages, l'ambitieuse visée d'Edmée Germain-Lamart, ancienne championne de voltige aérienne, se réalise, et plus encore : Thomas se découvre et se transforme au contact de la belle et intrépide Hélène qui réussit, par l'entremise de son chevalier ardent, un sauvetage hors du commun. Didier van Cauwelaert aborde avec sensibilité des thèmes difficiles : la vieillesse, la déficience physique, les rapports mère-fille et, surtout, les rêves... cette part de vérité qui tient la morosité à distance.

Didier van Cauwelaert semble avoir un faible pour les situations rocambolesques. On se souviendra d'une espèce de possédé, en 1986, dans *Les vacances du fantôme*, et du semillant trépassé de *La vie interdite* en 1997. Avec *La demi-pensionnaire*, il met encore en scène des personnages attachants dont la vigueur

Le titre fabuleusement évocateur de ce recueil de dix nouvelles révèle déjà l'une des clefs de voûte du grand talent de Lori Saint-Martin : la capacité de dire les choses les plus horribles comme les plus belles en peu de mots, simples et justes. Un peu comme les enfants, me direz-vous ? Les enfants, justement, sont souvent les héros des univers féminins créés par Lori Saint-Martin. Dans la nouvelle qui baptise le recueil, une petite fille choisit de taire les quatre terribles mots qui la priveraient du père qu'elle aime malgré ses faiblesses ; dans « Coïte sous la couette » et « Pur polyester », les fillettes ne manquent pas de verve pour décrire leur quotidien, en débordant parfois et se perdant dans les méandres des rimes ou entre deux dialectes.

Lori Saint-Martin nous entraîne en douceur, à mots feutrés, dans des destins où couvent les pires drames : vies d'adolescentes enceintes ou exploitées par de beaux parleurs, de femmes qui ont avorté ou en deuil de leur enfant. Malgré la lourdeur des sujets, le lecteur retiendra, y revenant encore et encore, l'évocation de l'arbre qui berce une petite fille douce, de ventres de grossesse portés comme des étendards, d'un avenir souriant pour une étudiante de dix-neuf ans qui veut conquérir le monde.

Un beau livre, en somme, où l'économie de mots garantit l'abondance d'émotions.

Suzanne Desjardins